



1925-2025

un an avec Howard Phillips Lovecraft

#269 | 2 octobre 1925

« Je ne peux m'empêcher de commencer par mon journal, qui relate la suite mélancolique de l'affaire du petit Edgar Evertsen Saltus Kirk, que je me préparais à retrouver en ville lorsque je vous ai écrit la dernière fois. Comme je l'ai indiqué dans ma précédente lettre, je me suis effectivement rendu à la 14e rue, m'arrêtant en chemin pour acheter une balle d'herbe à chat dans une droguerie ; à mon arrivée, je fus accueilli par Kirk, Loveman et Leeds, ainsi que par un aimable et charmant jeune chat, âgé d'environ trois mois, blanc à l'exception de marques grises sur les oreilles, les pattes et la queue. Or, cet exemplaire alerte et sophistiqué n'était manifestement pas le petit chat noir et blanc de Downing Street, qui était trop petit pour quitter sa mère adoptive ; mon hôte s'est empressé de m'expliquer la différence. Il semble que le chaton de Downing Street soit encore trop jeune pour être pris, et que Kirk, qui se promenait jeudi soir avec Loveman, ait vu ce chaton plus grand dans une ruelle de Greenwich, et ait été tellement captivé par lui qu'il l'a ramené chez lui et l'a adopté immédiatement. Il s'est mis immédiatement à jouer avec la balle d'herbe à chat que je lui ai apportée avant de sauter sur les genoux de Grand'Pa pour dormir. Au bout d'un moment, tout le monde est sorti dîner dans une cafétéria voisine, avant de revenir rapidement et de reprendre le jeu avec Edgar Evertsen, puis d'accueillir Kleiner, qui a complété le quota de la soirée. Nous avons ensuite tous aidé Kirk à adresser les enveloppes pour son prochain catalogue de livres à vendre (il y aura 8 000 enveloppes au total), en nous installant confortablement et en chantant de vieilles chansons pour égayer les heures. J'espère que l'on ne me trouvera pas prétentieux si je dis que j'ai produit le plus grand nombre d'enveloppes, Kleiner se situant à l'autre extrême avec le plus petit nombre, car il a choisi d'expérimenter un nouveau type d'écriture qu'il est en train d'adopter, l'onciale médiévale à traits larges, qui ressemble beaucoup aux caractères

d'imprimerie. Elle a récemment été imposée aux enfants de la plupart des écoles publiques en Angleterre, et New York vient de l'adopter. Un article paru dans le *McClure's Magazine* a incité Kleiner à se lancer, et il nous amuse beaucoup avec ses expériences et ses exercices. Il faut toutefois reconnaître que les résultats semblent plutôt attrayants. Quant au reste d'entre nous, on ne peut pas apprendre de nouveaux tours à un vieux singe, sans compter que nous ne sommes pas du tout convaincus que cette innovation offre réellement la rapidité et la fluidité qu'on lui attribue. Ainsi, Grand'Pa Theobald, qui a survécu à cette mode comme il a survécu à l'écriture verticale de la fin des années 90, continuera à perpétuer son gribouillage du XVIII^e siècle, comptant sur les compétences cryptographiques de ses lecteurs pour déchiffrer les messages qu'il souhaite transmettre. Et c'est là que la tragédie intervient ! À peu près à mi-chemin de notre travail, le jeune Edgar Evertsen a poliment demandé à s'absenter un moment, et Kirk l'a laissé sortir par la fenêtre. Les minutes ont passé, et il n'est pas revenu. Les différentes équipes de recherche que nous avons envoyées n'ont pas réussi à le retrouver. Hélas ! Il s'était fondu dans cette nuit envahissante et silencieuse qui l'avait si récemment livré, et il est à craindre que nous ne le reverrons plus jamais ! La balle en herbe à chat roule mollement et tristement, et le morceau de ficelle attend qu'une petite patte vienne le poursuivre. J'ai dit à Kirk qu'Edgar avait probablement un bon foyer au départ et qu'il y est sans doute retourné. Maintenant, il devra attendre que le chaton de Downing Street soit assez grand pour quitter sa mère adoptive ! Leeds était dans sa gloire, et je n'ai vu aucun signe de paresse de sa part. En effet, sa version de l'accord rejette toute la responsabilité sur quelqu'un d'autre. Il semble que Kirk ne soit pas disposé à le payer suffisamment pour qu'il puisse conserver sa chambre d'hôtel à 8 dollars par semaine, et que Kirk ait plutôt insisté pour qu'il fasse des économies en déménageant dans deux chambres mornes et jonchées de détritrus sur la 14^e rue, afin d'amoindrir le loyer. Il peut ainsi donner quelques centimes à Leeds pour qu'il s'achète à manger et fasse sa lessive, et être dispensé de lui verser une allocation régulière. Leeds a le cœur brisé, car il ne sait pas ce qu'il va devenir sans l'intimité, le linge propre et les privilèges de la salle de bain de son hôtel, mais la pauvreté absolue ne lui laisse pas d'autre choix. Il devait déménager hier, et cet événement le préoccupait comme s'il s'agissait d'un enterrement imminent. Ce qui ajoute à la confusion, c'est le fait que Kirk lui-même pourrait bientôt déménager, car sa pension est devenue l'« Hôtel Hispano-Americano ». Eh bien, notre session a duré jusqu'à 1 heure du matin, et même la perte d'Edgar Evertsen n'a pas suffi à étouffer le flux de nos mélodies. Nous sommes ensuite retournés à la cafétéria puis nous sommes dispersés, bien que Leeds nous ait longtemps retenus dans le métro en nous racontant ses malheurs passés, présents et futurs. Je me suis immédiatement rendu au 169, ai continué de lire le *Weird Tales*, ai écrit un peu et, après être resté éveillé, je suis sorti faire des courses vers 10 heures du matin. »



New York, 14^{ème} rue Est.

[1925, vendredi 2 octobre]

Up noon — tel. from Kirk — write letters — out to see Kirk's kittens —
SL GK Leeds LDC////arr. Kirk see cat — out to dinner — ret. & address
envelopes — RK arrive — cat leave — sing old songs — out again to caf.
— SL, Leeds, HP subway — home & read — stay up.

*Levé à midi. Appel fr Kirk. Écrit des lettres. Parti voir les chats de Kirk.
Loveman, Kirk, leeds arrivent. On sort dîner. Je reviens et rédige adresses
sur les enveloppes. Kleiner nous rejoint. Un chat se sauve. On chante de
vieilles chansons, puis cafétéria tous ensemble. Loveman, Leeds et Loveraft
repartent en métro. Maison et lu ? Pas couché.*

Drame, tragédie ! Ô vous rassemblés dans la réception de ce journal, vous savez le goût de Lovecraft pour la gent féline, et ma tendance plutôt contraire à m'en tenir éloigné, mais là : Tragédie ! Une simple question de chats ? Non, si, comme chaque fois, on ouvre à quelques bifurcations, précisions (comparer la lettre à Lillian aux notes transcrites du carnet : comment reconstituerait-on l'affaire du chat, et la question des 8 000 enveloppes à calligraphier en chantant ?). Et l'autre tragédie, celle du pauvre Leeds, est sans doute plus douloureuse — le petit chat Edgar ayant simplement retrouvé ses pénates, loin de ces énervés noctambules de la littérature en devenir ! Mais d'abord, quoique Lovecraft ne s'étende pas sur le sujet avec Lillian, apparente fin de la brouille Kirk et Loveman — parce que, avec son nouveau travail, Loveman a pu rembourser Kirk ? Depuis l'emménagement de Kirk Clinton Street, au-dessus de la chambre de Lovecraft, puis l'ouverture tout récente et si longtemps attendue de la librairie 14^{ème} rue, on a souvent vu les « boys » du Kalem Club assembler leur force pour les transferts de bibliothèques, affrétages de taxi pour les cartons. Là, une épreuve majeure pour Kirk : il a imprimé son catalogue, il s'agit de l'envoyer à tout son fichier de clients... 8 000 ! Alors les voilà à six pour calligraphier les adresses, et Lovecraft se distingue pour sa fière efficacité. Revenons au chat, quand même : Downing Street, c'est ce petit bout de rue, en partie démolie aujourd'hui pour élargissement de la IV^e Avenue. On appelle ça « chez Dominick » parce que c'est le nom du serveur, mais tout ce qu'on sait, le minestrone est accompagné d'un verre de vin, dangereux, clandestin en temps de prohibition : ça, Lovecraft n'en boit pas. Mais Kleiner complètera : « Howard, semble-t-il, n'a jamais été gêné par la drague *gay* intense dont c'était un lieu réputé ». Et donc, Kirk a kidnappé un chat trouvé dans la rue, en attendant celui que les patrons du « Downing Street » sans nom ni numéro soit assez grand pour le départ. Gardons l'image de la balle d'herbe à chat, achetée par Lovecraft, et abandonnée dans un coin de la librairie. Mais moi je pense à

ces vieilles chansons (chansons à boire ? de matelots ? vieilles ballades du folklore ?) qu'on chante en chœur, dans la montagne des enveloppes... Et, surtout, je pense à Arthur Leeds : la misère, la misère brute, l'absence totale de ressources, est-ce que Lovecraft s'imagine que ça pourra aussi être son lot bientôt ? Tragédie à échelle plus collective : fin des espoirs de grutage du sous-marin coulé devant Providence.

Des responsables et des constructeurs de lignes chevronnés de l'American Telephone and Telegraph Company, de la Western Electric Company et des Bell Telephone Laboratories, Inc. se sont réunis hier après-midi dans la salle du conseil d'administration de l'American Telephone and Telegraph Company, au 105 Broadway, et ont échangé des salutations avec les responsables de l'Illinois Bell Telephone Company à Chicago via le plus long câble téléphonique au monde. Les conversations étaient audibles par toutes les personnes présentes dans la salle et ont marqué une nouvelle avancée dans le domaine des communications vocales à longue distance, sur lequel les ingénieurs et les experts travaillent depuis des années. La cérémonie a marqué le lancement du service téléphonique commercial via ce câble qui, selon les termes d'un responsable à Chicago, « fait de New York une banlieue de Chicago » et vice versa. Le câble, d'un diamètre de 2,5 pouces, mesure 861 miles, dont 717 miles en sections aériennes soutenues par des poteaux téléphoniques et 144 miles dans des conduits souterrains. Sa capacité de transmission est équivalente à celle de dix lignes à fil ouvert de taille normale. Le coût total s'est élevé à environ 25 000 000 de dollars, soit autant que le coût de plusieurs gratte-ciel de New York réunis. Il a fallu sept ans pour construire et poser le câble, qui assurera un service ininterrompu entre les deux plus grandes villes du pays. La dernière épissure a été réalisée près de Toledo, dans l'Ohio, le 11 août. Un haut-parleur, tel que ceux utilisés pour la réception radio, a « reproduit » les paroles des responsables de Chicago avec une clarté saisissante pour les personnes présentes dans la salle, qui ont tour à tour décroché le téléphone de bureau ordinaire et parlé avec leurs interlocuteurs à l'autre bout de la ligne. Un seul téléphone a été utilisé en plus de l'appareil de réception ou du haut-parleur. W. S. Gifford, président de l'American Telephone and Telegraph Company, a inauguré la nouvelle autoroute de la parole au service du public et a été le premier à parler via le câble. Il a déclaré que le service commercial serait ouvert au grand public dès aujourd'hui et que le câble devrait assurer la connexion avec Chicago en moins de cinq minutes. Cependant, il a été souligné que la rapidité des connexions sur une telle distance dépendait des conditions d'exploitation au moment où ces connexions étaient demandées. La société a récemment mis en place ce qu'elle appelle un service de cinq minutes avec Chicago, mais le câble achevé devrait désormais réduire considérablement ce délai. Des stations relais téléphoniques, chacune contenant un grand nombre d'appareils de contrôle et de test, sont situées à dix-sept endroits le long du trajet, en plus des appareils relais de New York et Chicago.

NEW PHONE CABLE TO CHICAGO OPENS

Officials in the Two Cities Exchange Greetings Over Line
861 Miles Long.

LONGEST IN THE WORLD

Took Seven Years to Install at Cost
of \$25,000,000—Cuts
Connection Time.

Officials and veteran line builders of the American Telephone and Telegraph Company, the Western Electric Company and the Bell Telephone Laboratories, Inc., sat yesterday afternoon in the board room of the American Telephone and Telegraph Company at 195 Broadway and exchanged greetings with Illinois Bell Telephone Company officials at Chicago over the longest telephone cable in the world. The conversations were audible to every one in the room and marked another achievement in long-distance communication by speech upon which engineers and experts have been working for years.

The ceremony marked the inauguration of commercial telephone service over the cable, which, in the words of an official at the Chicago end, "makes New York a suburb of Chicago," and vice versa.

The length of the cable, which is 2 1/2 inches in diameter, is 861 miles, 717 miles of which is in aerial sections supported by telephone poles, and 144 miles in underground conduits. Its message capacity is equal to that of ten open wire lines of the usual size. The total cost was about \$25,000,000, or as much as the cost of several New York City skyscrapers together. It required seven years to construct and lay the cable, which provides an uninterrupted service between the country's two largest cities. The last splice was made near Toledo, Ohio, on Aug. 11.

A loud speaker such as is used for radio receiving reproduced the words of the Chicago officials with striking clarity to those in the room, who by turns took up the ordinary desk telephone and spoke with those at the western end of the line. Only one telephone was employed besides the receiving instrument or loud speaker.

W. S. Gifford, President of the American Telephone and Telegraph Company, dedicated the new speech highway to the service of the public and was the first to talk over the cable. He said commercial service would begin today for the public at large and that the cable should assure connection with Chicago within less than five minutes. Speed in making connections over such a distance, however, it was pointed out, is dependent upon operating conditions at the time such connections are sought. The company recently instituted what is termed a five-minute service with Chicago, but the completed cable is now expected to lessen this time appreciably. Telephone repeater stations, each containing a large amount of control and testing apparatus, are located at seventeen points along the route in addition to the repeater apparatus at New York and Chicago.

CRANES FAIL TO LIFT S-51, NOW THOUGHT TO BE FLOODED

Two Derrick Ships With Power
of 350 Tons Are Unable to
Budge Sunken Submarine.

DIVER THEN MAKES A TEST

Bore a Hole Through the Engine Room Hatch and Finds
Compartment Water-Filled.

THINK ALL DIED AT ONCE

Officers Are Now Convinced the Sea
Rushed into the Craft, Drowning
the Trapped Men.

Special to The New York Times.

NEW LONDON, Conn., Oct. 1.—In a fairly calm sea today the derrick ships *Monarch* and *Century* used their combined power to attempt to raise the stern of the sunken submarine S-51 to the surface, but could not budge it.

This was taken to indicate that the submarine was filled with water and that all aboard were dead, but Rear Admiral Christy, in charge of rescue operations, decided to make assurance doubly sure. So he ordered a diver down to bore a hole through the engine room hatch. This was soon done, and it was found that the compartment was filled with water.

During the night successive teams of divers worked on the ocean bottom with the aid of divers' lamps adjusting the sling of chains and cables about the wrecked submarine, while men on the lighters were busy under arc lights fastening the surface ends of the cables so that they could be hooked up by the cranes of the derrick.

At 115 A. M. the *Monarch* and *Century* left Newport and arrived over the S-51 about daybreak. Lurching a little in a sea that still had some roll, the big salvage boats, top-heavy because of their cranes, steel towers and superstructure, both dangled massive hooks and finally caught them under the chains and cables of the sling.

When all was in readiness the hoisting engines of the two derrick boats were set in action at the same time. They lifted the chains a few feet, taking up all of the slack between the surface and the submarine 127 feet below, then they struggled to lift her.

The great square decks of the derrick ships tilted over, then the two derrick ships raced themselves and struggled like giants in a tug of war. The massive block and tackles squeaked. The steel cranes and towers strained themselves noisily and shudders ran through the huge lifting platform, but the S-51 did not budge.

SURGEON SAYS BRAIN NEEDS LITTLE FOOD

British Authority Declares One
Ounce of Sugar Would Pro-
duce Shakespeare Play.

FICTION IS FOUND HEALING

Learning Thrives on Virgin Soil of
West Where Primitive In-
stincts Are Strong.

Copyright, 1923, by The New York Times Company.
By Wireline to THE NEW YORK TIMES.

LONDON, Oct. 1.—The sugar contained in one ounce of sugar would be enough to produce any of Shakespeare's plays if it found its way to a brain gifted as was his, said Sir Arthur Keith, a noted British surgeon and one of the greatest living authorities on the origin of man; this afternoon in the course of an address on student habits.

Referring to the difficulty of the modern student in welding his needs with our present-day life, we count enjoyment as one of the born predilections, Sir Arthur said. "We cannot be students for many years before the most natural of all human appetites begins to give us concern," he continued. "Among the prerogatives of life we count the enjoyment of food. We are not quite certain what our brain cells live on, but we do know they need very little to do the heaviest work we throw upon them."

Brain Has Super-Endurance.

"Every one of us has been given the appetite, not of a brain worker, but of a muscle user. You may study to the utmost limit of your endurance and by the mere act of study you may rest assured you will do your brain no injury. By habitual study you may overtax your physical endurance and you may damage your bodies if you neglect exercise. Without a doubt, but you certainly will not damage your brain."

"You will never succeed in using the brain up to its full capacity. Our brains have moods and tempera, like horses or engines of motor cars—they have to warm up before they run smoothly and easily. When the brain starts sluggishly the healing power of a debauch of fiction is often marvellous in its results. All our organs are built for emergencies at critical junctures. The heart can rise to ten times its normal output. So in the same way can the brain. It is upon this emergency ration that the modern scholar has to depend."

Learning Thrives in Western Wilds.

Sir Arthur said men who lived six or eight thousand years ago were as well equipped as far as the size and form of brain is concerned as we are today. "The young men of Babylon and Egypt were acquiring the student habit while our British forebears, although rich in the knowledge of life, were, in the full meaning of the term, illiterate," he continued. "But the people of Western Europe now produce the highest form of students the world has. Learning thrives in Western Europe least because it has fallen on strong virgin soil. We have still in us the virility and energy which are inherent in men and women bred to a life in the open air. The aptitudes and instincts of our primitive forefathers so strong within us that we find it needs an effort—an internal struggle—to settle ourselves to our books of an evening. Our difficulties are even greater when the sun shines and the longing for the open country stirs the blood," Sir Arthur concluded.